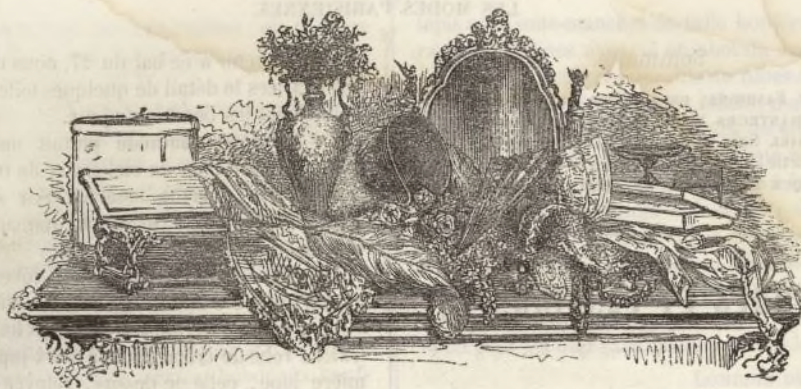




LES MODES PARISIENNES

*Fleurs de Constantin rue d'Antin. Capote de M^{lle} Romain r. de la Chaussée d'Antin.
Robes de M^{me} Célestine Quiller. r. de Choiseul. 23. Eventail de Duvelloy p^r des Panoramas.
Souliers de Meier rue Crochot 17.*

*Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.
Ayuntamiento de Madrid*



LES MODES PARISIENNES.

1850.

PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours.

Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 fr. pour la grande), nous la ferons tenir franc de port sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime il faut :

- 1^o Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement ;
- 2^o Ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser :

- 40 fr. pour la petite Épingle-broche ;
- 25 fr. pour la grande.

2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales et générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — DEUX CHANTEURS AMBULANTS (2^e et dernière partie), par DANIEL SOL. — CE QUE VAUT UN FAUX DIAMANT (1^{re} partie), par E. PLOUVIER. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



A fameuse semaine **L**est passée; les embrassades et les cadeaux du jour de l'an sont donnés et reçus : déjà les boîtes sont à peu près vides de leurs bons; maintenant il n'est plus question que de bals, autres cadeaux à l'usage du monde élégant. Il pleut

des invitations de bal comme naguère il pleuvait des cartes de visites.

Le premier chapitre de notre hiver est très-dansant; le dénouement sera des plus vifs si l'on en juge par le commencement.

Les femmes sont toutes sur le pied de guerre; les anglaises, armées de magnifiques diamants que font paraître encore plus beaux la blancheur et la fraîcheur d'une carnation splendide.

Les Allemandes, les Italiennes, les Espagnoles s'habillent et se coiffent avec la mode française, tout en conservant un peu l'originalité qui doit faire valoir leur type de beauté.

Quant aux Françaises, nous n'en parlerons que peu; elles n'ont pas grand mérite à savoir porter les costumes qu'elles créent et qu'elles imposent à toute l'Europe.

Il y a eu plusieurs belles fêtes données dans le courant de décembre; nous citerons le bal de l'ambassadeur de Turquie et les soirées du président, auquel nous donnerons la préférence pour ne pas nous brouiller avec le gouvernement.

Depuis quelques semaines, le président a substitué, à ses réceptions ordinaires du jeudi, de véritables petites fêtes : jeudi dernier, 27 décembre, Strauss et son orchestre avaient été placés dans l'orangerie, décorée comme pour les bals de l'année dernière; et, bien que ces bals aient l'air improvisés, on y a dansé avec tout l'entrain qu'un tel orchestre méritait, peut-être même avec plus d'entrain qu'aux bals de l'hiver dernier, où l'on ne savait trop encore sur quel pied danser.

Pour revenir à ce bal du 27, nous donnerons à nos lectrices le détail de quelques toilettes qu'embellissaient les beautés du jour.

La princesse Mathilde portait une robe de moire antique bleu de ciel ornée de trois volants d'Angleterre; berthe assortie. Sur sa poitrine, étincelait un grand aigle en diamants formant broche-épingle.

La princesse Murat avait une robe de velours grenat bordée d'une frange en chenille.

La princesse Caroline Murat était habillée d'une fraîche robe de crêpe blanc à deux jupes : la première jupe, celle de dessus, relevée de chaque côté par des guirlandes de petites fleurettes roses à quatre pétales, sans feuillage, qui descendaient de la ceinture et se terminaient par un flot de ruban de satin blanc; le corsage, drapé, était retenu du milieu par une ganse d'or au-dessous de laquelle il y avait un bouquet de fleurs semblables à celles de la jupe. La coiffure était formée d'une double guirlande de ces mêmes fleurs.

La marquise de Castelbajac, née de Laroche-foucauld, femme de l'ambassadeur à Saint-Petersbourg et qui doit bientôt partir, portait une robe de satin vert garnie de ruches de satin assorti qui descendaient de la ceinture au bas de la jupe. Sa coiffure était ornée d'une touffe de plumes blanches posées du côté gauche de la tête.

Madame de Polignac, sœur de madame Clermont-Tonnerre, qui est en deuil, avait une coiffure aussi gracieuse que de coutume : ses cheveux étaient nattés et ramenés sur le front en forme de couronne.

Mademoiselle de Lovenheim, fille du comte de Lovenheim, ambassadeur de Suède, portait une robe de tarlatane blanche à deux jupes drapée au corsage. Ses jolis cheveux blonds étaient bouclés à la Sévigné.

Mademoiselle Menneval, fille du baron de Menneval, secrétaire intime de l'Empereur, portait une robe de crêpe bleu ornée de volants de crêpe bordés chacun de deux petits rubans de satin posés à plat; berthe pareille, et grands pages en ruban de satin sur les épaules.

Madame la baronne Pasquier avait une robe de satin-Pompadour à raies alternées bleues et blanches semées de petits bouquets de fleurs.

On remarquait une jeune femme, présentée par madame la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui avait une belle toilette. Sa robe de moire antique paille était garnie d'une berthe d'Angleterre, et le devant du corsage était orné d'une série d'aiguillettes de diamants. Sa coiffure se composait d'une rivière de perles d'or, et des rubans de velours nacarat roulés dans ses cheveux bruns et tombant de chaque côté de la tête presque jusque sur ses épaules.

Outre les bals diplomatiques, nous aurons bien-

tôt la série des bals par souscription : on dansera pour secourir toutes les infortunes ; c'est dire qu'on dansera beaucoup.

Les fleurs n'ont jamais été plus variées en guirlandes ou bouquets que cette année. Constantin (4), l'habile et célèbre fleuriste, s'en prend aux fruits, aux herbes, aux bois, aux jardins pour faire du nouveau ; et cela ne lui suffit pas, car il cherche encore dans le vaste champ de la fantaisie : rien de plus joli que les guirlandes de feuillage en velours pourpre, grenat, posées avec fruits d'or.

Il y a des formes de guirlandes dont le feuillage avance un peu en pointe devant à la Marie Stuart. Ces guirlandes vont bien avec les bandeaux bouffants ou les cheveux relevés à la Valois. On porte aussi beaucoup de guirlandes à l'italienne qui se posent en arrière de la coiffure, et dont les branches tombent de chaque côté ; cet hiver, ces branches tombent presque jusqu'aux épaules.

A toutes ces guirlandes, on peut ajouter des fleurs et des aiguillettes de diamants ; mais généralement, lorsqu'on veut mettre des diamants dans une guirlande, il faut qu'elle se compose de plus de feuillage que de fleurs.

Les diamants vont bien aussi avec les guirlandes de feuillage en velours de nuances foncées.

Mademoiselle L. Laborde (2) fait, comme toujours, de charmantes coiffures en blonde de soie ornées de fleurs qui tombent soit d'un côté en une demi-guirlande, soit en deux touffes à grappes de chaque côté de la tête.

Les petits-bords sont délicieux. Nous en citons un à fond à jour, en velours nacarat, orné d'une seule petite plume blanche. Ce qu'elle fait aussi en coiffure à succès est composé d'une torsade en velours qui fait un large nœud plat sur le milieu, et d'où s'échappe de chaque côté une petite plume blanche si le velours est nacarat ou grenat, rose si le velours est rose, bleu de ciel si le velours est bleu.

En coiffures pour la matinée ou les petits théâtres, il faut citer ses chapeaux de satin ornés de bandelettes croisées en velours épinglé ;

— Ses capotes à coulisses avec petits volants de ruban ;

Ses capotes de velours épinglé à coulisses ornées de marabouts mouchetés ;

— Ses capotes de velours en nuances foncées garnies de petites dentelles noires.

Il s'est fait, la semaine dernière, chez les bonnes couturières, beaucoup de robes de taffetas brochés, brocarts, moires antiques, damas en nuances foncées ou demi-foncées ; et, en forme de redingote, quelques-unes sans garniture avec manches ouvertes garnies de deux ou trois rangs de franges en chenille ; d'autres gris-perle et gris-

lapis avec sous-manches de tulle bordées de deux rangs de malines avec col et jabot de malines.

On brode quelques devants de robes de satin à la reine en soutache et larges lacets, mais en très-petit nombre ; car, presque toutes les étoffes étant brochées de larges fleurs en bouquets et guirlandes et les broderies paraissant faites à la main, il devient inutile de broder les devants des robes.

On porte beaucoup de petits pardessus en velours garnis d'une large bande d'hermine. Ce vêtement est commode, surtout pour le théâtre ; car, lorsque le temps est froid, ils peuvent se garder, et on peut les ôter sans embarrasser la loge.

LOMÉNIE DE V.

PATRONS.

Patron de corsage décolleté pour robe de soirée, de bal.

Patron de berthe.

Diverses broderies anglaises.

DEUX CHANTEURS AMBULANTS.

L'expédient était décisif et singulièrement tentant pour un parvenu sur le point de se voir humilié ; on doit savoir gré au prince de l'avoir repoussé. Laissant la czarine étonnée de cet abandon subit, il se précipita au travers des appartements et appela le colonel Spraukskoï, son factotum.

« Vous trouverez un homme sur le perron, lui dit-il, vous l'enlèverez et le conduirez à Narva, d'où vous ferez partir un brick sur l'heure... sur l'heure, entendez-vous ? Vous y embarquerez cet homme, que vous conduirez en France. Au port, vous lui remettrez ce billet. — Le prince écrivit rapidement quelques lignes au crayon. Traitez-le avec le respect que vous auriez pour moi-même, continua-t-il. Cet homme est fou, mais il se nomme Platon, comte Rasoumofski : c'est mon frère. Allez. »

Nous savons maintenant que le cachot de Platon n'était autre que la cabine d'un brick de guerre russe. Ivan était amiral, sur son ordre, le bâtiment eût appareillé au besoin contre vent et marée. Platon lui-même ne tarda pas à reconnaître sa méprise ; après le dîner, son prétendu geôlier, le colonel Spraukskoï, lui proposa une promenade sur le pont. Le chanteur ne se fit pas trop prier cette fois ; il endossa les riches habits qu'on lui présentait, et monta sur le tillac. A son approche, matelots et officiers s'éloignèrent respectueusement.

« Ai-je donc la peste ? murmura Platon avec mélancolie. Hélas ! je le vois trop, ces hommes ont pitié de mon sort. Je vais être jeté sur quelque

(1) Rue d'Antin, 7.

(2) Rue Richelieu, 77.

côté inhabitée... O mon frère, que Dieu te pardonne ! »

Le brick toucha enfin un port français. Spraukskoï entra dans la cabine, et demanda si c'était le bon plaisir de Son Excellence de descendre à terre.

« Où sommes-nous ? dit Platon.

— A Dunkerque, monseigneur.

— Dunkerque ?... Où est cela ?

— Monseigneur veut railler, dit le colonel avec un révérencieux sourire ; il en a le droit, et mon devoir est de lui répondre. Dunkerque appartient à S. M. le roi de France.

— Adieu donc patrie ! s'écria Platon d'une voix déchirante. Monsieur, faites de moi ce qu'il vous plaira ; je suis prêt. »

Sur le môle, Spraukskoï se découvrit et tira de son portefeuille un papier qu'il porta à ses lèvres avant de le remettre à Platon. Ce dernier épelaït assez couramment ; il lut ce qui suit :

« Frère, je te remercie de m'avoir devancé dans l'accomplissement du plus cher désir de mon cœur. Cours à Paris ; l'ambassadeur de S. M. I. te conduira à la cour. Quand tu reviendras, bon frère, je t'expliquerai les raisons de ce retard ; cette fois nous ne nous séparerons plus.

« IVAN. »

Platon, après avoir laborieusement lu cette épître, faillit devenir fou de joie : il se mit à danser en rond sur le môle comme il avait coutume de faire autrefois à Kharkow ; il chantait avec enthousiasme ses légendes d'Ukraine, et frappait l'air en mesure, croyant avoir à la main son tambour à grelots. Le colonel faisait d'incroyables efforts pour le calmer. Quand Platon fut las, il s'empara du geôlier qu'il embrassa tendrement.

« Monseigneur a-t-il quelque chose à ordonner ? dit celui-ci tout éperdu d'un tel honneur.

— Vous êtes un brave et digne homme, s'écria Platon. Dites à Ivan que je suis content de lui, et... prêtez-moi quelques kopecks afin que je me rende à Paris. »

Il monta en chaise, escorté par les heiduques à cheval ; le colonel, en prenant congé, lui remit une forte somme en or. A Paris, Platon vit la cour, et y tint grand état, en qualité de frère de son altesse le prince Rasoumofski. Sa simplicité réjouit fort les beaux esprits du temps ; Voltaire le surnomma Candide, et M. de La Harpe lui vendit, au comptant, une foule de dithyrambes. Il prit, du reste, avec une facilité merveilleuse les airs d'un grand seigneur, et il faut reconnaître que ces Alexiewitch étaient du limon dont on pétrit les courtisans. Au bout de huit à dix mois, Spraukskoï revint ; Ivan s'était déterminé à lui confier son secret ; le colonel arrivait avec mission de juger par lui-même si le chanteur était digne maintenant de figurer à la cour moscovite. L'examen fut à l'avantage de Platon, qui néanmoins

perdit toute mesure, et se remit à danser en chantant, à l'annonce de son retour en Russie.

Tant que dura la traversée, le malheureux Platon, comblé d'honneurs et de bien-être, demeura en proie à des transes continuelles ; il se rappela en gémissant la prédiction du vieux paysan de Kharkow, et regrettait amèrement d'avoir quitté sa paisible cabane de Donetz. La cruauté de son frère l'avait bouleversé ; tout événement, si ordinaire ou agréable qu'il fût, recevait, dans sa cervelle prévenue, une interprétation lugubre.

Comme on doit penser, la reconnaissance des deux frères fut des plus touchantes. L'impératrice, de son côté, accueillit le comte avec une distinction inouïe : en six mois il reçut trois cordons et le grade de feld-maréchal. Toutes ces grandeurs n'altérèrent point la bonté de son naturel ; il conservait dans une caisse ses habits de paysan et les montrait à qui voulait les voir ; on cite de lui des traits de générosité qui font oublier l'origine de son élévation.

Sur de tels parvenus, le sarcasme s'émousse : quelque temps après la nomination de Platon au grade de feld-maréchal, Elisabeth l'envoya en Prusse avec une mission diplomatique. Frédéric II, railleur impitoyable, et sachant bien l'histoire des Rasoumofski, affecta de ne parler que musique durant le premier jour ; il vanta surtout les airs populaires de l'Ukraine, et alla jusqu'à prier l'ambassadeur de S. M. I. de lui en dire quelques-uns. Le comte s'inclina cérémonieusement et ne fit point d'autre réponse. Le lendemain, au contraire, le grand Frédéric manda le Russe dès l'aube, lui fit passer plusieurs revues, et, pendant toute la journée, l'interrogea sur ces manœuvres difficiles et compliquées, dont lui, Frédéric, raffolait. Le comte secouait la tête ou s'inclinait silencieusement, approuvant tout, mais ne répondant point.

« Pour Dieu ! monsieur le comte, s'écria enfin Frédéric, ne saurons-nous pas votre sentiment ?

— Sire, dit Platon avec bonhomie, je supplie V. M. de m'excuser ; j'ai oublié la musique, mais je n'ai point encore appris le métier de général. »

Puis, relevant la tête tout à coup, et touchant son épée, il ajouta :

« Vienne la guerre entre la Prusse et la Russie, par Saint-Nicolas ! c'est à Berlin que je veux prendre ma première leçon. »

L'histoire ne dit point quelle fut la réponse de Frédéric.

DANIEL SOL.



CE QUE VAUT UN FAUX DIAMANT.

Vous voulez savoir, messieurs, pourquoi ce joli portrait de femme, signé Boucher, occupe la plus belle place de ma chambre discrète; vous voulez que je vous dise quelque-une des douces choses qu'il me rappelle. J'y consens; on se plaît à parler de ce qu'on aime, et j'ai bien aimé cette beauté blonde que vous voyez là. Regardez-la donc bien encore, je vous prie, et permettez qu'en elle je vous présente ma grand'mère.

Maintenant écoutez :

Il était environ midi, quand, un jour de 1760, trois ans après son mariage avec mademoiselle de Haut-Bussy, le marquis Gaston de Maubreuil, mon grand-père, vit entrer dans son appartement le vieux Maubin, ancien serviteur de sa maison.

« Monsieur le marquis, dit le bonhomme, c'est M. Garnon, le joaillier qui fournit ordinairement...

— Je sais... je sais... interrompit mon aïeul : introduis-le, Maubin, et veille à ce que mon entretien avec lui ne soit pas troublé. »

Le vieux serviteur se retirait; le marquis le rappela.

« Maubin, dit-il encore, ma femme n'est pas rentrée, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur; suivant l'ordre de madame la marquise, sa voiture ne doit l'aller reprendre qu'à quatre heures chez madame la présidente.

— Bien! très-bien! fais en sorte que la venue de M. Garnon reste ignorée des gens de l'hôtel, surtout de Suzette, qui s'empresserait d'en instruire sa maîtresse. »

Maubin se retira après avoir introduit M. Garnon, le joaillier à la mode, le fournisseur de la cour, le confident nécessaire des grandes générosités et des grandes folies de ce temps-là.

A cette heure de sa vie, le marquis Gaston, beau et brave gentilhomme, jeune et spirituel, époux adoré d'une femme adorable, était sur le point de commettre une des plus complètes extravagances dont on puisse se repentir, la vieillesse une fois arrivée. Ayant rencontré dans divers soupers, auxquels il paraissait reprendre goût depuis quelque temps, une certaine aventurière florentine d'une éblouissante beauté, il s'était pris pour elle d'une passion folle, passion d'autant moins durable qu'elle était soudaine, mais d'autant plus aveugle qu'elle n'était pas durable. Malgré une cour assidue, de vives instances, de magnifiques présents, Gaston n'avait encore rien obtenu, quand, la veille du jour où il reçut le joaillier Garnon, il promit à la belle marchesa Giudetta une parure complète aussi brillante que celle de l'ambassadrice d'Angleterre au dernier bal de Versailles.

« Je sais votre bon goût, et j'accepte d'avance,

avait répondu la marchesa; mais écoutez-moi, cher marquis, je ne puis être à vous dans ce pays : nos relations sont déjà trop connues; il me semble que tout le monde a les yeux sur vous et sur moi; aujourd'hui ou demain la marquise peut tout apprendre; je tremble à toute heure... Trouvez un moyen qui vous permette de partir. Je veux retourner dans mon Italie. Soyez assez adroit pour pouvoir m'y accompagner; venez, et mon doux pays me semblera bien beau si vous le voyez avec moi; et alors, Gaston, quand je serai bien heureuse, vous me trouverez peut-être plus généreuse... jusque-là je ne puis pas vous dire d'espérer. »

A ces paroles, qui sortaient tendres et persuasives d'une bouche vermeille et souriante, le marquis de Maubreuil devait répondre par de nouvelles protestations d'amour; il avait donc consenti à tout et écrit d'abord à Garnon de se rendre à son hôtel le lendemain à midi.

« Maître Garnon, dit le marquis d'un air de bonne humeur quand le joaillier se fut assis en face de lui, il me faut deux choses d'un grand prix : d'abord la plus belle parure que vous ayez chez vous, ensuite le secret le plus profond sur la vente que vous m'en ferez.

— Monsieur le marquis, dit le marchand, j'ai en ce moment de quoi satisfaire des fantaisies d'empereur; quant à ma discrétion, vous l'avez parfois mise à l'épreuve, et jamais, je pense... Vous voulez cette parure en diamants ?

— Oui, monsieur Garnon, en beaux brillants.

— Je crois avoir quelque chose qui peut vous convenir, quelque chose d'illustre : or émaillé noir, avec d'adorables petites cisèlures sur les bords; le diamant là-dessus fait l'effet du soleil.

— Très-bien!... très-bien!

— Ah! vous voudriez peut-être un diadème ?

— Assurément, dit Gaston avec vivacité en se rappelant les beaux cheveux noirs de la marchesa.

— Diable! reprit le marchand, c'est que je n'ai pas chez moi en ce moment un seul diadème assez beau pour l'offrir à monsieur le marquis. Il est vrai que je puis en peu de temps en faire établir un tel que je le rêve; au total, votre seigneurie sera promptement satisfaite. Je ferai justement monter sur ce diadème une magnifique pierre d'une eau et d'une grosseur admirables, absolument pareille à celle qui ornait le diadème de la parure de noces de madame la marquise de Maubreuil, et pareille au point que, lorsqu'on m'en a proposé l'acquisition, j'ai cru un instant que c'était la même.

— Ce n'est pas possible! s'écria le marquis.

— Ce n'est pas possible, continua maître Garnon; mais j'ai déjà vu des hasards aussi extraordinaires. Du reste, je crois que le diamant de madame la marquise est le plus beau, et, si j'o-

sais prier monsieur le marquis de me permettre de comparer (car j'ai là, sur moi, celui que je vous offre), je pourrais... »

Sans ajouter un mot, et sans en entendre davantage, Gaston se leva. Dominé par une vague inquiétude, il s'élança dans le couloir qui séparait du sien l'appartement de sa femme, et, quelques minutes après, il reparut aux yeux de Garnon, tenant un riche écrin.

— Comparez, » dit-il.

Le joaillier ouvrit l'écrin avec une sorte de précipitation qui fit tressaillir involontairement le marquis.

« Eh bien! monsieur, dit celui-ci, parlez donc, qu'en dites-vous?... »

Maître Garnon, le diadème à la main, gardait le silence.

« M'entendez-vous? » cria Gaston d'une voix pleine de colère.

— Monsieur le marquis, dit enfin en balbutiant le joaillier, je crois que le diamant que je vous ai vendu a été remplacé par une fort belle pierre du Rhin, si belle qu'elle peut tromper tous les yeux, excepté les miens!

— Vous mentez, Garnon, cela ne se peut pas! vous vous abusez; vous mentez, vous dis-je!

— Je n'ai rien à répondre à monsieur le marquis; depuis quarante ans que je touche des pierres fines, je ne puis pas m'abuser si grossièrement.

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit plus doucement le marquis qui tâchait de reprendre son sang-froid; et maintenant laissez-moi, je vous prie, j'ai besoin d'être seul.

— Et pour cette parure, monsieur, quand voulez-vous que je revienne m'entendre avec vous?

— Revenez quand vous voudrez; adieu, adieu. »

(La suite au prochain numéro.)

ÉDOUARD PLOUVIER.

CAUSERIES.

*. Il arrive, il est arrivé!
— Où cela?
— A Paris!
— Et qui cela?
— M. Rossin.
— Vous appelez cela une grande nouvelle?
— Parbleu! la plus grande nouvelle musicale que les journaux nous aient donnée depuis dix ans.
— M. Rossin est donc un illustre musicien?
— Tout ce qu'il y a de plus illustre.
— Vous m'étonnez... Et de quel instrument joue donc ce fameux Rossin?
— Mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un Rossin?... Apprenez donc que Rossin c'est Rossini.
— Ah bah!... Et pourquoi s'est-il privé d'un i à la fin de son nom?

— Par calcul.
— Comment! par économie!
— Non pas, ruse...
— Vous m'étonnez de plus en plus.
— Vous ne devinez pas pourquoi Rossini, venant habiter Paris, se fait nommer Rossin?
— Voyons un peu... voyons un peu... Non, j'ai beau chercher, je ne le devine pas.
— Vous n'avez donc jamais été dans votre vie un homme illustre, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures?

— Pas seulement pendant dix minutes.
— Dès lors je comprends que les inconvénients de la célébrité ne soient pas présents à votre mémoire... Tout n'est pas rose dans la profession de grand homme!
— Rossini a donc du chagrin d'être le plus célèbre des compositeurs modernes?
— Il en est fort contrarié.
— Quel mauvais caractère!
— Avant de le blâmer, mettez-vous un instant à sa place.

— Je le veux bien.
— Vous êtes sur le point de monter en diligence, et le conducteur appelle : Monsieur Rossini!

— Je réponds : Présent.
— Aussitôt les regards des voyageurs se portent sur vous, on vous dévore des pieds à la tête; vous passez à l'état de phénomène.

— Me voilà phénomène, je ne vois pas que je m'en porte plus mal... Je laisse les femmes me regarder tout à leur aise et je rends des ceillades à celles qui sont jolies... ça me va.

— A peine débarqué à Paris... tous les musiciens, apprenant votre arrivée, viennent vous remettre leur carte, et vous n'ignorez pas que, d'après le dernier recensement, on en compte dix-huit mille.

— Oh! oh!
— Les directeurs viennent vous harceler du matin au soir pour avoir une partition nouvelle... et si, pour échapper à ces ennuis, vous mettez un instant le nez à la fenêtre, vous trouvez dans la cour de votre hôtel un orgne de barbarie qui n'attend que votre apparition pour vous jouer l'ouverture de *Guillaume Tell*.

— Hé! hé!
— Ce n'est pas tout, vous recevez continuellement des poèmes, des librettistes sans emploi et des demandes de secours des trombonistes sans travail.

— Ah mais, ah mais!
— Tout cela parce que vous avez le malheur de vous appeler Rossini... Supprimez votre i, devenez tout bonnement Rossin, et le séjour de Paris est pour vous rempli de charmes... vous faites vos quatre repas sans être dérangé, et vous vous promenez la canne à la main sans que personne songe à tourner la tête pour vous regarder, à moins que votre canne ne soit par trop magnifique.

— Maintenant je comprends pourquoi Rossini est devenu Rossin... Mais j'y songe, vous avez dévoilé son secret... Rossin va devenir dès lors un nom tout aussi illustre que celui de Rossini.

— Ma foi, tant pis! Ce grand homme en sera quitte pour se faire appeler Rossinard. »

*. Un industriel, qui a fait depuis dix ans beaucoup d'entreprises en journalisme et en librairie, vient de proposer un pari étrange.

A la fin d'un dîner à la Maison-d'Or, il a levé en l'air son verre écumané de champagne, et s'est écrié :

« Si l'on veut tenir la gageure, je m'engage à produire quelque chose de plus rare qu'un merle blanc.

— De quoi s'agit-il?
— D'un miracle, du plus curieux de tous les prodiges : Je ferai composer un vaudeville à un homme politique.

Aussitôt mille rires de dénégation accueillent cette motion bizarre.

Le buveur reprend sans sourciller :

« Eh bien ! riez tant que vous voudrez, mais pariez. D'ici à un an, je ferai écrire un vaudeville à M. de Lamartine. »

Ici l'hilarité et les signes d'incrédulité redoublent.

« Allons, c'est bien, ajoute l'industriel, dans un an, à pareil jour, nous nous retrouverons tous ici, fêtant au milieu des coupes et des flacons le succès du nouveau chef-d'œuvre. »

Là-dessus chacun l'interpelle :

« Vous vous en faites accroire, lui dit-on : M. de Lamartine est désormais voué au culte d'une seule muse, et cette muse est celle de l'histoire. Jamais, au grand jamais, il ne descendra au rôle modeste de faiseur de flonflons ! »

On se quitte sur ces paroles. Durant huit jours, aucun des convives ne songe plus aux folies qui ont été dites.

Cependant on rencontre l'homme à la gageure en costume de voyage, casquette de fourrure, redingote boutonnée jusqu'au menton, etc., etc.

« Où allez-vous ? lui demande-t-on. »

— Mettre à exécution mon projet, prie M. de Lamartine de commencer le scénario de son futur vaudeville.

— Ah ! c'est trop fort !

— Oui, ce sera de première force, du Scribe à la troisième puissance ! »

Il part, il est parti pour le château de Saint-Point.

Mais comment s'y prendra-t-il pour amener le poète à ses fins ?

Voici, à ce qu'il parait, son plan de campagne.

M. de Lamartine a déjà fait une tragédie, *Toussaint-Louverture*. De la tragédie au drame, il n'y a que la main : il lui pronostiquera d'abord un grand triomphe en lui faisant faire un drame.

Quand le drame aura été joué et applaudi, il ne sera pas très-difficile de lui recommander le vaudeville. On lui dira, entre autres choses, qu'il y a parmi ses collègues de l'Académie trois vaudevillistes, et l'ouvrage se fera.

On regarde le pari comme étant gagné d'avance.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — *La Bossue*, vaudeville en un acte, par MM. Bayard et de Biéville. — On raconte qu'un auteur comique du temps de l'empire eut l'idée d'écrire un rôle de bossue pour mademoiselle Mars. Les amis de l'illustre comédienne se réunirent pour savoir si elle devait accepter ce rôle. Après trois ou quatre réunions fort agitées, il fut décidé qu'elle refuserait.

Mademoiselle Rose-Chéri n'a pas eu les mêmes scrupules que mademoiselle Mars. Elle s'est bravement affublée d'une bosse véritable, elle s'est contrefaite, contournée à plaisir. Nous blâmerions mademoiselle Rose Chéri d'avoir eu ce courage, si sa bosse n'était point un stratagème. Vous comprenez, en effet, qu'on ne saurait mettre au théâtre une bossue pour tout de bon. Le roman peut seul se permettre de ces tours de force, et encore ne lui réussissent-ils pas toujours. La bossue du Gymnase est tout simplement une jeune fille charmante, spirituelle, riche à millions, qui a voulu essayer d'un travestissement pour prendre un mari. Entre les millions et la bosse les maris n'hésitent pas, ils prennent les millions. De tous côtés on demande la main de la bossue, mais les avides poursuivants sont punis, et mademoiselle Rose Chéri épouse celui qu'elle aime.

C'est là une donnée assez spirituelle ; les auteurs l'ont traitée assez spirituellement, et mademoiselle Rose Chéri l'a jouée comme l'eût jouée mademoiselle Mars si ses

amis de l'empire lui eussent permis de prendre bosse pour un instant.

AMBIGU-COMIQUE. — *Les Quatre fils Aymon*. — Qui ne connaît la légende des Quatre fils Aymon, cette légende romanesque et merveilleuse qui a fait les délices de notre enfance ? qui ne se souvient de Renaud, Raoul, Richard et Rolland, race vaillante, aventureuse, qui nous apparaît à travers la poésie des temps chevaleresques ?

Cependant il a fallu que MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson aient entrepris de dramatiser les aventures héroïques des quatre fils Aymon, pour nous faire apercevoir que là, dans cette légende si populaire, M. Alexandre Dumas a puisé le motif de ses *Trois Mousquetaires*, et que Renaud, Raoul, Richard et Rolland ont pu inspirer ces types charmants qui s'appellent d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis ?

Loin de nous le projet de reproduire par l'analyse ces trente tableaux pleins de détails infinis et où nous voyons plusieurs personnages qui offrent le plus vif intérêt, tels sont Charlemagne, et surtout sa fille Olette, la fille du grand empereur, en vain recherchée depuis longtemps par son père, et qui est humble servante à la ferme du Val-des-Roses.

Au milieu du drame se dessinent l'étrange et vigoureuse figure de Maugis l'enchanteur, et celle de Griffon, le serviteur fidèle qui partage tous les périls des quatre fils Aymon, et qui présente une grande ressemblance avec Mousqueton, caractère que M. Alexandre Dumas a peint avec tant de vérité.

Pendant ces trente tableaux qui se déroulent de la façon la plus prestigieuse, l'attention du public a été constamment tenue en haleine, tant il y a d'attrait, de merveilleux, de charme dans cette action des anciens temps.

Ajoutons que jamais l'Ambigu-Comique n'avait déployé une pareille somptuosité de mise en scène. Les décors sont d'une magnificence féerique, les costumes ont une richesse toute chevaleresque : en un mot, toute la pièce est montée avec un soin consciencieux et une prodigalité sans exemple.

Tous les artistes qui ont concouru au brillant succès des *Quatre fils Aymon* se sont tout à fait distingués et ont droit à nos éloges.

Chilly, Verner, Arnault, Fechter, madame Naptal-Arnault ont interprété leurs rôles avec une grande supériorité, et ils ont été parfaitement secondés par leurs camarades.

Les décorations font beaucoup d'honneur au pinceau de MM. Séchan, Cheret, Zara et Laloue.

La mise en scène atteste le goût intelligent et le goût judicieux de M. Saint-Ernest jusque dans les moindres détails.

En résumé, les *Quatre fils Aymon* ont obtenu un succès éclatant et légitime. Ce drame deviendra populaire comme la légende qui l'a inspiré.

Il est reconnu par tous les médecins allemands qu'une des principales causes de la fraîcheur, de l'éclat, de la force si remarquables chez les femmes allemandes est dû au fréquent usage du **May-Wein**. Les habitants des bords du Rhin, lorsqu'ils viennent à Paris, s'étonnent que notre pays, si facile à recevoir les usages étrangers, n'ait pas encore introduit ce vin délicieux sur les tables de nos gourmets et de nos belles dames, qui en en faisant usage uniraient la fraîcheur et la force allemande à la finesse de la beauté française.

C'est pour faire participer notre société parisienne aux salutaires effets de ce vin hygiénique et exquis que la Société Rhénane établit à Paris un dépôt de **May-Wein** (à 2 fr. 50 c. la bouteille) et de Vin du Rhin (à 6 fr. la bouteille) de première qualité. — S'adresser, par lettres affranchies, à l'Agence de la Société Rhénane, Paris, 34, rue Notre-Dame de Lorette.



Explication du dernier Hébés.

Tell brille hausse gond, RANK hisse éclipse au premier.

(Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.)

JOURNAL POUR RIRE.

Les 48 premiers mois du *Journal pour rire*, c'est-à-dire depuis le 1^{er} février 1848 jusqu'à fin juillet 1849, sont entièrement épuisés.

Nous offrons de les racheter aux abonnés qui consentiraient à les vendre moyennant TRENTE FRANCS, — à la condition que ces 48 mois seront bien complets et en bon état de conservation.

Il est assurément peu de publications nouvelles que leurs éditeurs soient ainsi disposés à racheter plus cher qu'ils ne les ont vendues.

Nous ne pouvons plus servir aux abonnés nouveaux qui voudraient faire remonter leur abonnement en arrière qu'à partir du 4^{er} août dernier, et encore cela nous sera-t-il bientôt impossible, car il nous reste fort peu d'exemplaires.

A toute personne qui s'abonne du 4^{er} août dernier pour un an, et qui verse 48 fr. au lieu de 45 fr., nous donnerons six numéros de la loterie nationale des artistes, avec lesquels on peut gagner le gros lot de SOIXANTE-DIX MILLE FRANCS, — et même cinq autres lots encore si l'on est servi par le sort.

PRIX DU JOURNAL POUR RIRE : 3 mois, 4 fr. ; — 6 mois, 8 fr. ; — un an, 45 fr. Chez AUBERT et C^{ie}, place de la Bourse, 29.

40^e ANNÉE.

Almanach prophétique, pittoresque et utile pour 1850, orné de vignettes par les premiers artistes : Gavarni, H. Daumier, Ch. Vernier, Geoffroy, etc. L'*Almanach* de cette année contient un grand nombre de prophéties des plus extraordinaires, et les nombreux articles qu'il renferme sont de nature à appeler l'attention publique. — Aubert, place de la Bourse.

Almanach cabalistique pour 1850. Joli petit volume grand in-16, orné d'un grand nombre de dessins par Bertall, Nadard et autres artistes. — Prix : 50 centimes ; — 75 centimes franco par la poste. — Aubert, place de la Bourse.

Almanach pour rire pour 1850. Texte par MM. Jean Vertot, C. Caraguel, E. de la Bédollière, Gérard de Nerval, A. Fauchery, etc., etc. Dessins par MM. Bertall, Fabritzius, Lorentz, Nadard ; gravés par Baulant. — Joli petit volume grand in-16. Prix : 50 centimes ; 75 centimes franco par la poste. — Aubert, place de la Bourse.

A vendre un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.